

CONDILLAC, MAITRE DU LANGAGE

Roger LEFÈVRE (Paris)

Introduction. — Condillac ne sépare pas l'analyse de la pensée de l'analyse du langage. Le progrès de l'entendement dépend du progrès des signes, car « nos notions ne sont exactes qu'autant que nous avons inventé avec ordre les signes qui doivent les fixer. » (*Essai*, p. 43). L'œuvre entière est animée par ce principe capital. En 1746, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* étudie le rôle des mots et l'évolution des langues dans la civilisation. En 1749, le *Traité des systèmes* dénonce les abus néfastes du langage philosophique. En 1754, le *Traité des sensations* précise les secours mutuels de la réflexion et de l'expression. En 1755, le *Traité des animaux* accentue l'écart mental entre les hommes et les bêtes. En 1775, le *Cours d'Etudes pour l'instruction du Prince de Parme* associe étroitement la Grammaire et l'Art d'écrire à l'Art de raisonner et de penser. En 1776, *Le commerce et le Gouvernement* se flatte de clarifier les fondements et le vocabulaire de l'économie politique. En 1780, la *Logique*, rédigée pour la Pologne, célèbre la vertu des langues comme instrument d'analyse. Enfin *La langue des calculs*, œuvre posthume publiée en 1798, montre la formation graduelle et la valeur exemplaire du langage mathématique, tandis que le *Dictionnaire des synonymes*, inédit publié en 1951 par Mario Roques, détaille méticuleusement les finesses de la langue française. Parmi tant de richesses diverses, prélevons trois thèmes essentiels sur les rapports du langage avec l'esprit, avec la culture, avec la science ¹.

¹ Pour une étude d'ensemble, voir *Condillac ou la joie de vivre, avec choix de Textes et Bibliographie*, Editions Seghers, Paris, 1966. Afin de lier davantage Condillac à notre Congrès, rappelons deux faits notoires :

1. Condillac fut toute sa vie un grand ami de Rousseau, qu'il connut comme précepteur à Lyon, chez son frère aîné M. de Mably, Prévôt général de la Maréchaussée, avant de le retrouver à Paris en compagnie de Diderot. Rousseau se flatte dans l'*Emile* d'avoir été le premier à apprécier et favoriser sa pensée.

2. Voltaire, également ami et partisan de Condillac, l'invita même par une lettre d'Avril 1755 à venir travailler chez lui près de Genève, aux Délices.

I. LE LANGAGE ET L'ESPRIT

1. *Le cycle fondamental*

Certes, analysant l'entendement, Locke a compris que les mots servent à fixer, relier, communiquer les idées, assurer la vie sociale. Mais il les présente surtout comme des moyens d'expression, et parfois de trahison, d'une pensée déjà formée, capable de leur préexister ou même de s'en passer. Pour Condillac au contraire, le signe est pour l'entendement une « cause déterminante », faute de laquelle il ne se développe pas. Entre la langue et la pensée, il n'y a pas seulement rapport de sustentation, mais réaction circulaire, influence réciproque, liaison congénitale, et leur progrès s'accomplit par un processus cyclique. Pas de langage, pas de réflexion, pas de civilisation¹. L'âme respire dans le monde du verbe.

2. *La puissance des signes*

Le signe est une sensation qu'on substitue à une autre, dont elle devient le symbole. Or cette substitution, volontairement instituée, nous délivre de l'accident, et nous donne sur nos idées un empire indéfini. Grâce au symbole, l'attention peut dominer ses objets, la mémoire les évoquer, l'imagination les reproduire, la réflexion les comparer, séparer, classer, associer d'une manière inépuisable en inventant de nouveaux signes. D'où les notions générales de mathématique (celles des nombres), de physique (celles des corps), de morale (celles des vertus), dont dépend toute la culture. Nées des besoins, nos idées se lient en réseaux complexes, où chacune d'elle est capable d'en rappeler toute une série. Thèse confirmée par les faits : un jeune sourd-muet de naissance, soudainement guéri, n'avait nulle idée de Dieu, de l'âme, de la vie, de la mort ; un enfant sauvage trouvé dans les forêts de Lithuanie n'avait ni souvenir ni raison. Bref, par les signes, la pensée intensifie son action, prend dans le monde ses distances, affirme sa liberté.

3. *La genèse de la pensée.*

Ce pouvoir du signe sur l'idée est le ressort indispensable de l'épanouissement mental, c'est-à-dire de l'activité et de l'unité de l'entendement. Locke, postulant le dualisme de la *sensation externe* et de la

¹ Cf. *Art de penser*, p. 733, Edition du *Corpus*, Paris, P.U.F.

réflexion interne, maintenait dans la pensée une faculté mystérieuse, résidu de l'innéisme, capable d'élaborer les matériaux de l'expérience et d'en tirer des idées. Condillac entend prouver que tout sort de la sensation par le moyen du langage. Les opérations élémentaires, ou réceptives (perception, attention, réminiscence, imagination, mémoire, contemplation), engendrent rigoureusement les opérations supérieures, ou réflexives (distinction, abstraction, généralisation, comparaison, jugement, raisonnement), par la seule vertu des mots. Produit de l'imagination qui l'invente et de l'attention qui le fixe, principe de la réflexion qui l'exploite, le signe est le médiateur entre toutes nos facultés. Le divorce traditionnel du sensible et de l'intelligible, de l'expérience et de la raison, est désormais annulé ; ce qui fonde enfin, sur les ruines de l'ontologie rationnelle, une métaphysique sérieuse.

II. LE LANGAGE ET LA CULTURE

Comment le langage s'est-il formé, développé, diversifié ? En une vaste fresque historique, Condillac va nous le dire.

1. L'Origine des langues

Il faut, quant à l'origine, distribuer trois sortes de signes : a) *Les signes accidentels*, telles les perceptions, qui en rappellent d'autres fortuitement associées ; b) *Les signes naturels*, tels les cris, les gestes, qui traduisent spontanément les passions ; c) *Les signes institutionnels*, qu'on choisit volontairement pour exprimer les idées. Ces derniers seuls, étant en notre pouvoir, engendrent la réflexion qui sépare l'homme de la bête. Car si les bêtes ont une pensée, un langage, c'est un langage naturel lié à l'organisation et aux besoins des espèces, et limité à chacune. Chez l'homme au contraire, la nature s'épanouit en culture. Le langage institutionnel sort du langage naturel par une laborieuse mutation.

Il se constitue d'abord, comme on voit chez l'enfant, le primitif, une sorte de *langage d'action*, immédiatement compris par des êtres qui se ressemblent : cris, gestes, mouvements du corps et de la tête, liés aux besoins instinctifs. Les hommes progressivement apprennent à en disposer (par exemple dans les mimiques), faisant alors par réflexion ce qu'ils faisaient par instinct. Mais le progrès décisif consiste à lui substituer un *langage articulé* produit par l'organe vocal, plus flexible, plus maniable, plus riche, qui prévaut sur tous les autres, et renforce le lien social dont il est lui-même issu.

2. *Le progrès des langues*

Le langage des mots, toutefois, n'a pas instantanément remplacé celui des gestes. Ils se sont longtemps mêlé dans une symbolique complexe, témoin l'exemple de l'Orient, de l'Antiquité, de la Bible, les prophéties, les oracles, où la langue était une sorte de danse : aussi dit-on dans la Bible que « David dansait devant l'arche. » Séparée de la parole, la danse est devenue un art, danse des gestes pour la pensée, ou danse des pas pour la joie. Mais la parole est restée proche de l'action, comme le montre la prosodie grecque et latine, avec son accentuation, sa modulation, ses inflexions, qui en faisaient « un vrai chant ». Au reste, la tragédie était à la fois musique, chant, danse, poésie, discours, dans un puissant syncrétisme, dont se sont différenciées la musique et la pantomime. Enfin, le langage verbal, en se substituant aux autres, n'a cessé de s'assouplir, de se diversifier, de s'enrichir, gardant bien des traces encore en sa grammaire, sa syntaxe, du langage d'action primitif : ainsi les termes abstraits, symboles des idées complexes, sont nés des termes concrets, symboles des idées simples. L'écriture même, à son tour substitut de la parole, a suivi un cours semblable, successivement picturale, métaphorique et abstraite, comme on voit chez les sauvages du Mexique et du Canada, chez les Egyptiens et les Chinois.

3. *Le génie des langues*

Il résulte de cette genèse que « chaque langue exprime le caractère du peuple qui la parle » ; que les grands écrivains développent le génie de leur langue dont tout d'abord ils profitent ; que faute de langue équivalente, « les arts et les sciences ne s'épanouissent pas également dans tous les pays et tous les siècles » ; que tous les grands hommes, employant des langues évoluées, semblent presque contemporains ; enfin que par leurs mélanges, simplifications, altérations, confusions, les langues, qui ont leur grandeur, ont aussi leur décadence (*Essai*, Livre II).

III. *LE LANGAGE ET LA SCIENCE*

1. *La misère des mots*

Le revers de la médaille, c'est que le mot qui forme l'idée finit par la remplacer. C'est une chose fatale d'ailleurs, vu l'imperfection de l'esprit. Parce que, dans notre enfance (Condillac a lu Descartes), « nous n'atteignons l'âge de raison que longtemps après avoir contracté l'usage de la

parole », nous parlons sans raisonner, et nous prenons « l'habitude de raisonner sur des choses dont nous n'avons point d'idées, ou dont nous n'avons que des idées mal déterminées ». (*Essai*, pp. 104-105). Mieux : l'homme n'ayant pas comme Dieu la connaissance de toutes choses, doit, pour penser, les classer selon leurs divers degrés de ressemblance et de différence. Mais ces classes utilitaires, mais ces idées générales que nous fixons par des noms, restent partielles, schématiques, inadéquates à l'égard de leurs objets : Un supplément d'analyse suffit à les transformer, compléter ou corriger. Or, nous nous imaginons qu'elles expriment l'essence des choses, et raisonnant sur les noms, nous croyons que nous raisonnons sur les choses. Bref, *nous substantialisons les mots, nous réalisons l'abstraction*. De ce vice, la philosophie, avec ses notions innées, ses querelles interminables et son jargon prétentieux, est l'illustration patente. Les notions de la scolastique (qualités réelles, formes substantielles, espèces intentionnelles), les notions du cartésianisme (substance, essence, attributs, monades), sont à mettre dans le même sac : abstractions réalisées, à la limite formules creuses, sur lesquelles les vains systèmes ne s'élèvent que pour s'écrouler, comme des palais chimériques. Le langage devient le tombeau de l'esprit ¹.

2. La langue et l'analyse

Pour réformer l'entendement (c'est le désir de Condillac), il faut donc, corrélativement, reconstituer les idées et réajuster les signes en fonction de l'expérience. L'unique méthode efficace, c'est l'analyse : en présence d'un tout confus simultanément donné, elle le décompose en parties élémentaires dont elle saisit successivement les relations, pour recomposer un tout simultanément distinct. Or, cette analyse, où réside le secret des découvertes, sort de la nature elle-même et se prolonge dans la culture. *La nature, c'est en effet la détermination de nos actions par nos besoins* : l'enfant apprend à démêler les objets qui l'intéressent (par exemple sa nourrice), et à les coordonner. Ainsi procède le peintre pour comprendre un paysage, l'ouvrier une machine, la couturière un modèle ; ainsi devrait procéder le philosophe.

Mais l'instrument nécessaire de l'analyse, c'est le langage, puisque c'est par lui que se forment, se distinguent et se relient les idées. Déjà, le langage d'action apprend à décomposer les différents mouvements en fonction des différentes circonstances. Le langage articulé perfectionne l'opération, et l'analyse spontanée devient analyse dirigée par la seule vertu des signes, comme l'action devient réflexion. Par le discours en effet, les choses ou les idées, simultanées dans l'esprit, nous découvrent

¹ Cf. *Logique*, p. 400. Voir dans le *Traité des Systèmes* la critique mordante des constructions verbales de Descartes, Leibniz, Spinoza, et du Père Boursier.

leurs éléments et le rapport de leurs éléments, autrement dit se démêlent ¹ : *Toutes les langues sont donc des méthodes analytiques ; c'est pourquoi l'art de raisonner a commencé avec les langues et n'a progressé que par elles.*

3. *Le langage et la vérité*

Les langues sont alors capables de faire « tout le bien et tout le mal », selon qu'analysant plus ou moins, elles expriment des idées plus ou moins déterminées. Or, oubliant de bonne heure les leçons de la nature, nous utilisons des mots dont nous ignorons le sens, parce qu'il ne résulte pas d'un examen méthodique : « L'art d'abuser des mots a été pour nous l'art de raisonner : arbitraire, frivole, ridicule, absurde, il a eu tous les vices des imaginations dérégées. » (*Logique*, 394). Le langage est devenu la source de nos erreurs, « la source de cette multitude d'esprits faux qui inondent la société. » (*Art de penser*, p. 734.)

De ce vice, la mathématique est heureusement exempte. Etudiant la langue des calculs, Condillac montre qu'on est passé, par abstraction croissante et analogie progressive, du calcul avec les doigts et les cailloux au calcul avec les mots, avec les chiffres, avec les lettres. Les opérations complexes (racines, proportions, logarithmes) dérivent des opérations simples (addition, multiplication, division), sans qu'au fond la méthode change. L'algèbre fournit le modèle d'une connaissance rigoureuse exactement formulée, dont la philosophie même, pour devenir scientifique, doit elle aussi s'inspirer ². C'est ce que Condillac a tenté dans son analyse de l'esprit, son « système de l'homme », comme il dit avec fierté ³.

Enfin, puisque « l'origine et le progrès de nos connaissances dépendent entièrement de la manière dont nous nous servons des signes », « on ne peut perfectionner les sciences qu'en travaillant à en rendre le langage plus exact. » (*Essai*, p. 117). La vérité, c'est l'expérience expliquée et exprimée par des symboles adéquats. Elle dégage par analyse l'identité du divers et l'unité du multiple. Et puisque son instrument, c'est le langage, bien penser, bien raisonner, bien parler, c'est la même chose : *la science est une langue bien faite.* (*Logique*, pp. 401-402) ⁴. A bon entendeur, salut.

Conclusion. — Quoiqu'on pense en notre temps de l'empirisme, du sensualisme, de l'associationisme, du nominalisme, de l'intellectualisme, du positivisme de Condillac, il a eu le double mérite d'insister sur le rôle des signes dans l'essor de la pensée, et de manier une langue claire, aérée, cristalline, sans jamais se croire tenu de dire des choses que tout le monde sait en un style que nul ne comprend.

¹ Cf. *Grammaire*, pp. 436, 438. Sur la méthode analytique, cf. *Essai*, p. 26 ; *Grammaire*, p. 435, *Logique*, pp. 374, 396, 398.

² *Cours d'Etudes*, p. 404.

³ *Extrait raisonné du Traité des Sensations.*

⁴ *Logique*, p. 402.